

sans peine, un effroyable vacarme. D'abord, la petite garnison russe qui, la veille, avait pris possession du château, avait voulu en interdire l'entrée ; mais, bientôt, forcée par la multitude étonnée et curieuse, elle s'était cantonnée dans un angle de la cour en prenant à la hâte quelques dispositions de défense et de sûreté, et en maintenant un fort piquet de soldats devant la grille comme pour surveiller les allans et les venans.

Cependant le comte entra dans les immenses salles où tout ce qui avait plus ou moins le droit au titre de gentilhomme était réuni. Raphaël conduisait Rosa, qui, toute charmante dans son costume d'amazone, les cheveux bouclés et tombans, les yeux demi baissés, comme pour contenir l'expression de bonheur qui les animait en ce moment, traversa lentement la galerie, au milieu des nombreux amis de son père empressés à la saluer et à la complimenter. Le premier mouvement de Stanislas, en voyant entrer Rosa, avait été de s'élançer vers elle pour lui offrir son bras et se constituer son cavalier ; mais apercevant Raphaël, dont la radieuse figure était singulièrement expressive pour un rival, il demeura saisi, stupéfait, et devint presque aussitôt sa cruelle défaite. De son côté, le comte Bialewski remarqua l'étrange surprise de Stanislas, et se rappelant aussitôt qu'il lui devait une réponse, il s'avança vers lui, et l'entraînant dans l'embrasure d'une croisée :

— Mon cher ami, lui dit-il, j'ai à vous remercier de l'honorable demande que vous me fîtes adresser hier par mon fils ; j'aurais désiré pouvoir y répondre dans le sens que vous souhaitiez, mais vous me permettez de vous dire avec la franchise d'un soldat, que plusieurs circonstances qu'il ne dépend pas de moi de lever y font obstacle. Ma fille s'est prononcée à ce sujet d'une manière définitive, et nous respectons l'un et l'autre son libre choix.

— J'ai dû sans doute me tromper, balbutia Stanislas d'une voix singulièrement embarrassée, mais il est loin de ma pensée de prétendre à la main d'une personne qui n'aurait que de l'éloignement pour moi. Mademoiselle votre fille a fait un choix : il ne m'est pas favorable. Je me retire avec un profond regret et tout le respect que je dois à cette décision.

— Mon cher ami, reprit le comte avec cette vivacité militaire qui ne le quittait jamais, nous ne pouvons nous séparer ainsi. Si nous n'avions devant nous qu'une perspective de plaisirs et de fêtes, je ne vous retiendrais pas, sachant bien que le motif ne vous en serait pas agréable. Pressée par les circonstances, ma fille a dû manifester ses sentimens, mais nous ne songeons nullement à aller plus loin en ce moment. D'autres occupations nous réclament où votre place est marquée, et j'ose croire que nos intérêts particuliers ne nous feront pas oublier les grands intérêts de la Pologne.

— A Dieu ne plaise ! monsieur le comte, s'écria Stanislas avec un mouvement de noble fierté, j'espère être fidèle à tous mes engagements et vous en donner dans l'occasion de bonnes preuves.

— Vous restez donc, ajouta le comte, en lui tendant la main.

— Je reste.

— Vous permettez que je m'occupe de mes hôtes.

— Je vous en prie.

Le comte quitta Stanislas au moment où on annonçait le déjeuner. Ce repas du matin avant la chasse n'était pas sans importance en Pologne ; car, outre les conviés, tous ceux qui jouaient un rôle quelconque dans la journée, avaient droit de s'asseoir autour des tables abondamment pourvues. On voyait donc une véritable foule encombrer les salles du festin. De temps immémorial une partie de chasse donnée par un grand seigneur était regardée comme une fête populaire à laquelle chacun devait prendre part : mais depuis que la Pologne asservie n'avait plus à exercer son activité sur les champs de bataille, il semblait que toute la fougue nationale se fût concentrée dans ce belliqueux exercice où l'adresse, la force et le courage trouvaient encore à paraître et à s'employer. Les gentilshommes qui n'avaient plus le droit d'entretenir des troupes à leurs frais, appliquaient toutes les ressources de leur fortune à se procurer de magnifiques trains de chasse. On voyait des grands seigneurs qui tenaient à gages toute l'année jusqu'à plus de trois cents hommes uniquement occupés à les suivre dans leurs agrestes expéditions, auxquelles pouvaient se joindre amis, voisins et compatriotes de tous rangs et de tout état. Les villages entiers, dans ces circonstances, se levaient en masse et se précipitaient à grand bruit dans les bois. Or, tel était le spectacle qui se préparait dans le château du comte Bialewski : le vin, la bière, l'hydromel, l'eau-de-vie, coulaient partout à pleins bords, et les valets charriaient sans cesse des plats énormes d'un mets de fondation appelé *le hachis des vourriens*, et composé de choucroute, de saucisses, lard et autres viandes mêlées, autour desquels se pressait la foule avide des chasseurs. Les paysans eux-mêmes

trouvaient là une assiette et un verre bien garnis. Ce redoutable repas une fois terminé, on donna le signal du départ. Le comte cependant avait pris des mesures pour que l'intérieur du château fût à l'abri de toute surprise et pût résister même à une soudaine agression. Mais lorsqu'il se présenta à la tête de son nombreux cortège pour franchir la grille, il vit le détachement russe rangé en bataille dans la cour et le capitaine s'avancer vers lui :

— Monsieur le comte, lui dit cet officier, d'après mes instructions, je dois m'opposer à votre sortie du château, et je ne doute pas que vous ne vous empressiez de déférer à l'invitation que je vous adresse de demeurer ici.

— Vous me direz sans doute, Monsieur, le motif de cette rigoureuse mesure, demanda le comte en réprimant avec peine les mouvemens de son indignation.

— Je reçois des ordres, Monsieur le comte, je les transmets et je veille à leur exécution. C'est toute ma tâche, le reste ne me concerne plus.

— Eh bien ! Monsieur, reprit le comte, je ne juge pas à propos d'obéir à vos ordres, et je suis, comme vous voyez, assez bien accompagné pour continuer tranquillement mon chemin. Je vous engage, dans votre intérêt, à ne pas tenter une lutte inégale et qui amènerait infailliblement la destruction de votre détachement.

— Si telles sont vos intentions, Monsieur le comte, mon devoir est de vous faire remarquer la responsabilité qu'elles entraînent. Vous y avez sans doute réfléchi. Quant à moi, ne pouvant faire mieux en ce moment, je me tiendrai sur la défensive, tout en protestant contre ce que je dois appeler un acte de rébellion.

— Il faudrait une armée, Monsieur, pour arrêter des Polonais partant pour la chasse.

Et là dessus le comte piqua des deux, entraînant à sa suite ses nombreux amis, qui, pendant cette scène, s'étaient montrés tout disposés à soutenir bravement le défi de leur hôte. Cet incident n'eut d'autre résultat que d'échauffer outre mesure l'ardeur martiale des chasseurs, et bientôt les airs retentirent de refrains nationaux et d'acclamations patriotiques. C'est ainsi que commença la grande chasse, dirigée en apparence contre les loups, mais qui devait se terminer par une lutte plus sérieuse encore et plus acharnée. Cependant, le secret de la conjuration n'est toujours connu que d'un petit nombre des principaux chasseurs, qui doivent s'écarter à une heure convenue et se réunir dans une retraite éloignée. Aussi le gros de la troupe se dispose-t-il à traquer avec ardeur les bêtes fauves, dont on entend par intervalle les sinistres hurlemens. La chasse aux loups en Pologne, est une véritable guerre défensive qu'il n'est pas permis de négliger. Depuis le mois de novembre jusqu'au mois de février, ces féroces animaux parcourent les campagnes, se jettent dans les villages, et vont dévorer jusque dans leurs étables d'autres animaux plus paisibles. Malheur au voyageur isolé ; ni son cheval rapide, ni ses armes incurtrières ne le sauveront de la mort. Des bandes de trente ou quarante loups se précipitent sur tout ce qu'ils rencontrent, et il faut une troupe d'hommes bien aguerris pour échapper à leurs dents cruelles. On conçoit donc l'utilité de ces grandes chasses et l'ardeur avec laquelle tout un pays y prend part. Quelques jours avant la partie projetée, les gardes forestiers, selon l'usage, avait été reconnaître le gîte de la bande que l'on voulait détruire ; montés sur de grands arbres au milieu de la nuit, et contrefaisant le cri lointain d'un vieux loup, ils avaient entendu les hurlemens des louveteaux répondant tumultueusement à cet appel. Le gîte ainsi reconnu, on y avait retenu la bande jusqu'au jour fixé pour sa destruction, en lui jetant des charognes de bétail mort.

A peu de distance de l'endroit indiqué on fit halte pour introduire un peu d'ordre dans cette multitude confuse, et le chef des gardes, véritable directeur de la chasse, distribua à chacun son poste et ses fonctions. Devant les filets tendus par ses ordres aux passages principaux, il place des hommes armés de bâtons et masqués par des arbres ; puis il répartit les chasseurs de trente pas en trente pas, dans l'intervalle des filets, en ayant bien soin de ne pas les mettre sous le vent. Les jeunes gens qui doivent faire la battue se tiennent aussi près que possible de l'endroit d'où l'on doit lancer les chiens. A peine ces derniers sont-ils découplés que, rapides comme l'ouragan, ils disparaissent dans les taillis. Les piqueurs donnent du cor, et la chasse est commencée. L'œil fixe, l'oreille au vent, le doigt sur la détente du fusil, chaque chasseur demeure immobile. Le silence plus complet règne partout. Mais soudain un chien donne de la voix, puis un second, et bientôt la nuée entière s'en mêle. Les échos de la forêt répètent cet effroyable vacarme, qu'augmentent encore les cris des piqueurs, les cliquemens de fouets et les hennissemens des chevaux effrayés. D'un autre côté, aux eniers aboie-